

Tribune de Genève
28.08.09

UN PÈRE ABAT SA FILLE DE 17 ANS ET SE SUICIDE

■ Les faits se sont déroulés au Petit-Lancy, très tôt hier matin, alors que l'épouse était sortie.

■ La famille est décrite par le voisinage, bouleversé par le drame, comme «discrète» et «sans histoire».

■ Psychologues et psychiatres sont intervenus hier dans l'école fréquentée par la défunte.

FEDELE MENDICINO
ET CHLOÉ DETHURENS

Très tôt hier matin, la police a découvert deux corps sans vie dans un appartement situé sur la commune du Petit-Lancy. Celui d'un Français de 62 ans et celui de sa fille de 17 ans. Les premiers éléments de l'enquête montrent que le père aurait fait feu sur son enfant avant de retourner l'arme contre lui. Son épouse était absente au moment du drame.

**Porte fermée
forcée par les policiers**

Les faits se sont déroulés hier, avant 6 h du matin, au numéro 38, de la rue du Banc-Bénit. Un petit immeuble haut de six étages, situé le long de la route

**«C'était une jeune fille
intelligente, jolie,
bien éduquée
et joyeuse»**

GEORGES PRIETO, UN VOISIN

du Pont-Butin, près du carrefour des Esserts. Selon nos informations, la femme, née en 1954, aurait récemment annoncé à son mari son intention de divorcer. Ce dernier aurait alors profité de l'absence momentanée de son épouse, partie promener son chien comme chaque matin, pour commettre son crime dans l'appartement.

Alertée à 5 h 44, précises, la police dépêche plusieurs patrouilles sur place. Pour entrer dans le logement, situé au deuxième étage du bâtiment, les agents doivent forcer la porte, apparemment fermée de l'intérieur. Ils y découvrent le père et la fille, mortellement blessés par balle.

La police refuse pour l'heure de communiquer sur la nature de l'arme utilisée ainsi que sur le nombre de coups de feu tirés. Seule certitude: il ne s'agit pas d'un fusil militaire. Sans aucun antécédent judiciaire, l'auteur



Rue du Banc-Bénit, au Petit-Lancy. C'est dans cette rue plutôt calme, longeant la route du Pont-Butin, qu'a eu lieu le drame hier matin. Un père originaire de France et sa fille de 17 ans ont été retrouvés morts par la police, alertée à 5 h 44. (PASCAL FRAUTSCH/27 AOÛT 2009/)

préssumé du meurtre avait travaillé comme agent d'assurances par le passé.

Afin d'éclaircir les circonstances de cette tragédie, une enquête a été ouverte par la Brigade criminelle. La mère de la jeune fille a, quant à elle, reçu un soutien psychologique.

«Une famille sans histoire»

De ce drame matinal, les locataires du petit immeuble n'ont rien entendu. Plusieurs heures après les faits, personne n'est encore au courant de ce qui vient de se passer: la discrète intervention de la Brigade crimi-

nelle et de la Brigade technique et scientifique, qui quittent les lieux en milieu de matinée, n'a pas été remarquée. Pas de cordon de police ni de voitures de patrouille à l'horizon. Par ailleurs, rien dans la vie quotidienne de l'immeuble ne laissait présager une telle tragédie, au sein d'une famille décrite comme «sans histoire», «discrète» et «normale». Pas de disputes ni de cris, pas de scandales. Seulement un couple «gentil», un mari «sympa», expliquent tour à tour les habitants des différents étages. «Ils avaient l'air de bien s'entendre»,

confie une locataire du 4e, sous le choc. Le mari et sa femme se seraient tout de même déjà séparés une fois, puis remis ensemble, précise un voisin.

A l'annonce de la nouvelle, c'est la consternation dans le quartier. «Je les ai vus hier encore!» s'étonne Georges Prieto, locataire au premier étage de l'immeuble. L'habitant est complètement bouleversé par la mort de l'adolescente. «C'était une jeune fille intelligente, jolie, bien éduquée et joyeuse. Elle promenait tout le temps son petit chien noir par ici avec une de ses copines. Elle avait

commencé un apprentissage; elle s'occupait d'handicapés à Veyrier. Je ne comprends pas ce geste!»

Une tristesse partagée par tous les habitants, au fur et à mesure que la macabre nouvelle se répand. «D'habitude, la dame va toujours promener son chien très tôt le matin, explique Rosinda Da Silva, la concierge de l'immeuble, les yeux pleins de larmes. En général, je l'entends revenir. J'entends les pas de son chien sur le sol. Mais là, rien. Ni coups de feu ni cris! Et pourtant, j'habite juste au-dessous de son appartement, au premier étage...»

Autres drame

D'autres événements tragiques ont endeuillé des familles

■ Le 5 novembre 2005, un retraité larde sa compagne philippine de 23 coups de couteau. Il souffrait notamment de dépression.

■ Le 22 février 2007, un homme abat son épouse de 47 ans d'une balle dans la tête au chemin de la Mousse, à Chêne-Bourg. Sa femme avait entamé une procédure de divorce après vingt-huit ans de mariage et quitté le domicile conjugal.

■ Le 16 mai 2007, un Annemassien bat à mort son épouse, prostituée aux Pâquis, avant de jeter son corps dans un étang à Menthonnex-en-Bornes. Auparavant, elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte d'un autre et qu'elle le quittait. Les faits se sont produits dans sa résidence, dans la banlieue d'Annemasse.

■ Le 4 mai 2008, c'est un jeune homme de 21 ans qui ouvre la porte de sa résidence de Gex aux pompiers.

Il vient de s'ouvrir les veines. Les secouristes découvrent: la mère allongée sans vie sur le sol, le corps couvert de dix coups portés à l'arme blanche. ■ En septembre 2008, un sexagénaire tue sa sœur âgée de 69 ans avec un pistolet dans son appartement de Veyrier. Il se pend ensuite dans les bois de Chatillon, à Bernex. Il souffrait de la maladie d'Alzheimer.

■ Le 23 septembre 2008, un jeune Bolivien de 15 ans s'interpose dans une dispute conjugale entre sa mère et son compagnon à la rue Dizerens, à Plainpalais. Il planait un couteau dans le cou de son beau-père, qui survit.

■ Mars 2009, à Carouge, quai du Cheval-Blanc, un serrurier de 52 ans abat son épouse et ses enfants de 16 et 19 ans avant de se suicider. Il laisse un mot derrière le pare-brise de sa voiture pour expliquer son geste.

«Inondé par le désespoir et la rage, il choisit de tuer»

Le docteur Philippe Jaffé estime qu'un quart des drames familiaux surviennent dans le cadre d'une rupture conjugale. «C'est le plus souvent l'homme qui opte pour une solution aussi extrême que le crime». Pourquoi? Il vit la rupture comme un anéantissement, précise le psychologue et chargé de cours à l'Université de Genève.

**L'enfant devient
un substitut de la rage**

«Inondé par un mélange de désespoir, de rage d'amour et de ruminations internes, il choisit de tuer. De se venger ainsi, car, en général, les enfants suivent leur mère et le

père se retrouve seul. L'enfant devient alors un substitut de la rage. Mais les études sur les infanticides sont trop rares pour dresser des statistiques sur les différents cas de figure.»

Pour expliquer les causes d'un tel drame, Philippe Jaffé invite à une certaine prudence en attendant les conclusions de l'enquête de police: «Les investigations permettront peut-être de déterminer si cette famille vivait dans un contexte de violence. Une telle situation (ndlr: qui n'est pour l'heure pas confirmée par les témoignages recueillis hier matin) pourrait aussi expliquer ce geste désespéré.» Les inspecteurs vérifieront

par exemple si le père souffrait également de dépression. Si l'épouse avait alerté un médecin ou la police avant la survenance du drame.

**A l'écoute des élèves
et du corps enseignant**

Hier, des médecins pédopsychiatres et des psychologues de l'Unité d'urgence du Service médico-pédagogique (SMP) sont intervenus dans l'école fréquentée par l'adolescente: «Nous nous sommes déplacés afin de nous mettre à l'écoute des élèves et du corps enseignant», confirme Marina Walter, responsable de l'Unité d'urgence du SMP.

(fm/chd)



Philippe Jaffé. «L'homme vit la rupture comme un anéantissement.» (PIERRE AREFKI/2005)